

Philippe Madet

De l'individuel et du collectif, quelle articulation ? L'exemple du consentement *

« Rien n'indique, en effet, en quoi le maître imposerait sa volonté. Qu'il y faille un consentement, c'est hors de doute ¹. » C'est une citation de Lacan à propos du discours du maître que je tire du séminaire XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, celui qui nous intéresse et que j'ai choisi comme point d'accroche à cause du signifiant *consentement*. Chacun peut dès lors se demander à quoi ou pourquoi il consent.

Mais de quoi parlons-nous quand nous disons *consentement* ? Comme tous les signifiants, il est polysémique, jusqu'à produire des sens contraires. Il peut dire la soumission mais il peut aussi être synonyme d'émancipation. Il peut dire la jouissance mais aussi le dénuement. Avec la psychanalyse, les contraires deviennent paradoxes.

Lacan emploie rarement le signifiant *consentement*, mais il en est beaucoup question en ce moment, tout au moins en France, principalement à cause d'affaires de violences sexuelles. Nous avons beaucoup de débats ou d'articles dans les médias, beaucoup de livres aussi, de films, de séries télé. Ce signifiant, au-delà de la question individuelle, me semble être en lien avec l'époque : revendications identitaires, choix politiques, montée des partis d'extrême droite et des régimes autoritaires ; autant de sujets qui posent, suivant Lacan, la question du rapport du consentement à la volonté du maître. S'y ajoute, notamment dans le cartel du LIPP auquel j'ai participé ², la question de la tyrannie du savoir, laquelle interroge ce qui l'autorise et la part de consentement qui la nécessite.

Ces premiers éléments montrent que la question du consentement porte tant sur le plan individuel que collectif et concerne tant les sujets pris individuellement que la société comme groupe. C'est cette possible articulation qui m'a frappé. Dès lors, à partir de cet exemple, ma question va porter d'une manière plus générale sur ce qui fait dire à Lacan commentant

Freud : « Le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel ³. » Autrement dit, à lire « le sujet de l'individuel » pourrait se déduire une lecture du collectif. Ce que nous apprenons de notre analyse et de nos analysants peut nous aider à lire le monde et peut-être y apporter notre voix.

Grâce à la théorie des discours qui s'appuie sur la structure du langage et de son opération, le séminaire XVII est très enseignant à ce sujet, notamment en tant que théorie qui décrit les mécanismes à l'œuvre dans la société en la référant au mécanisme à l'œuvre pour chaque sujet.

Pour mon développement, la question du consentement pouvant faire exemple, je vais explorer les similarités entre la structure du langage et celle des discours et voir comment cette articulation s'observe en particulier dans le recours à l'identification et au récit. Faute de temps, il y manquera la jouissance. Pour terminer, j'essaierai de faire des liens avec la politique de la psychanalyse.

Individuel et collectif : différences, influences et similarités

Nous savons que, s'il y a des singularités, c'est parce qu'il y a des inconscients et des jouissances individuels. Il n'y a pas d'inconscient collectif, pas plus que de jouissance collective ; il y a des jouissances collectivisées, c'est-à-dire qui s'appuient sur les mêmes objets de jouissance.

Nous sommes conditionnés par l'environnement. Cela s'observe dans les symptômes, qui peuvent être liés à une époque ou à un lieu. Il semblerait par exemple que la dépression est beaucoup moins fréquente dans les pays pauvres que dans les pays riches. L'influence de l'environnement sur chacun s'observe assez facilement. En revanche, déduire le collectif à partir de l'individuel est beaucoup moins évident.

Il n'est pas fréquent, comme le fait la psychanalyse, qu'un champ s'intéresse à la fois à l'individuel et au collectif, et surtout les associent. Freud et Lacan n'ont pas transmis une vision du monde et ils n'ont pas plus limité leurs travaux à leur clinique au un par un. Ils ont l'un et l'autre théorisé ce qu'ils ont appris de leur clinique, mais aussi ce qu'ils pouvaient en tirer quant à une lecture du collectif, auquel Freud a associé le mot « civilisation ». Lacan, quant à lui, y a substitué celui de discours, poussant alors plus loin la pensée de Freud.

La théorie des discours telle que Lacan la formalise, en particulier avec ses schémas de type mathématique, fait la démonstration du lien entre individuel et collectif. Il calque le schéma des discours, qui décrit ce qui se passe entre les sujets, sur le *mathème* de l'opération du langage, qui décrit ce qui se passe pour chaque sujet. Le mathème du discours du maître s'écrit

de manière identique au mathème de l'opération du langage. Cette similarité indique que le collectif, comme le sujet, est structuré par le langage, dont il dépend. En effet, le collectif fonctionne avec les mêmes éléments que le sujet : \$, S1, S2, a. De la même manière, selon le néologisme de Lacan, nous nous *appарolons* aux discours en inscrivant notre parole dans les discours qui viennent la façonner ; je crois que nous pouvons également dire que nous nous *appарolons* à la structure du langage.

De cette similarité entre la structure du langage et le discours du maître, discours que je retiendrai en priorité, j'extrais la question du consentement.

Le consentement : de structure

Je propose l'hypothèse que le consentement est de structure.

Nous savons que nous sommes parlés avant de parler. Nous ne naissons pas libres puisque la parole et les signifiants de l'Autre nous sont imposés. Un état naturel pur, exempt de toute influence, un état que l'on pourrait aussi qualifier de brut, n'est donc pas possible pour nous, sauf peut-être à ce que nous soyons des personnages de fiction comme Mowgli ou Tarzan, élevés hors des humains.

Du fait du langage, nous sommes colonisés en quelque sorte, il nous faut faire avec la langue dominante de l'Autre ; nous naissons en pays dominé. J'emploie cette expression pour faire remarquer la similarité entre l'individuel et le collectif : quand un pays envahit ou en colonise un autre, il impose sa langue.

Nous ne devenons sujet qu'à la condition d'être représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Il y a là de nouveau un paradoxe : avec la structure du langage, ce qui nous fait sujet, c'est d'être assujéti. Nous ne décidons pas d'entrer dans le langage, nous sommes « entrés » par lui. Être sujet, c'est là tout le paradoxe, suppose de s'assujétir. C'est d'ailleurs aussi ce que l'on dit au niveau collectif quand on parle par exemple de sujets du roi, lesquels lui sont assujétis. Au niveau individuel, pour chacun, le roi c'est le langage.

La structure du langage montre que nous ne pouvons pas exister par nous-mêmes et nous n'avons pas d'autre choix que de consentir dans un premier temps à ce que l'Autre soit modèle. Pour se loger dans la vie, il faut croire en l'Autre. Il faut s'en remettre, consentir à ce qu'il dit. Là aussi, on retrouve ce même mécanisme au niveau collectif dans le consentement au discours du maître. L'adulte reste un enfant, et de la même manière que l'enfant consent pour être en lien, le consentement au niveau collectif crée du lien, avec celui qui commande et avec ses congénères quand ils

s'inscrivent dans le même discours du maître. Cela crée de la fraternité. La première aliénation apporte protection ; le discours du maître également.

Pour que cela fonctionne au niveau individuel, il faut malgré tout que nous y participions. Il faut une *Behajung*, selon le terme allemand de Freud, soit une approbation et une appropriation. Il faut accepter de se laisser marquer. C'est un consentement à l'ordre symbolique, à faire avec les signifiants qui nous représentent et à entrer dans la chaîne signifiante. Du fait de cette aliénation, le sujet disparaît sous les signifiants qu'il devient. Il est représenté non plus par son organisme, mais par un signifiant en lien avec d'autres.

Au fond, la vie commence par un consentement nécessaire pour se loger dans le monde et avec le monde. Lacan l'a exemplifié par la métaphore de « la bourse ou la vie », qui montre que, quel que soit le choix, il y a une perte, mais surtout que le consentement à perdre la bourse est nécessaire pour avoir la vie. Il va falloir pour vivre accepter le manque dans l'Autre et le sien propre.

Le choix du consentement au départ de la vie est forcé, produisant, paradoxalement encore, de la soumission mais aussi de l'émancipation. La soumission, nous la connaissons, nous ne sommes pas maître à bord de notre bateau. Le langage va produire l'inconscient, source de choix insus. Mais le langage, parce que c'est aussi une séparation de la jouissance toute, celle dans laquelle l'enfant était en symbiose totale avec sa mère, est une émancipation, possiblement douloureuse, mais qui montre que le sujet a la possibilité de n'être pas totalement en fusion avec la mère. Il est représenté certes, mais non déterminé, il peut prendre sa part dans la comédie humaine.

Pour chacun, je dirais qu'il y a, au niveau individuel donc, un consentement de structure.

Mon hypothèse est que l'on retrouve ce même schéma au niveau collectif dans le discours du maître. Quand Lacan dit du consentement dans ce discours qu'il ne fait aucun doute, je le traduis par : il est de structure, il en est un des éléments qui le font fonctionner. D'ailleurs, s'il n'y a pas consentement et qu'il y a opposition, la machine se grippe, le maître n'est plus « maître à bord », sauf dans la tyrannie puisque l'opposition y est impossible. Le consentement serait donc de départ, parce qu'il fait lien, et ce lien premier nous est indispensable. Il se poursuit ensuite pour la même raison.

Alors même que les discours sont la conséquence du langage, ils participent par essence à le mettre en mouvement. Discours et langage sont interdépendants.

D'abord parce que nous ne sommes pas tout seuls. Une fois la structure du langage installée, il va nous falloir faire avec et avec les autres *parlêtres*, eux aussi soumis à cette même structure.

Ensuite parce que le lien ne peut s'établir autrement que par le langage, quelle que soit sa forme. C'est ce qui se passe pour chacun et qui va être à la racine de ce qui se passe collectivement. Les éléments de la structure du langage vont s'agencer pour nous agencer. Il y a une similarité, une fluidité de l'individuel au collectif, qui m'amène à cette autre hypothèse : le consentement au niveau collectif serait un retour à la structure fondamentale du langage sur laquelle est calqué le discours du maître. Le choix de s'inscrire dans le discours du maître est au fond très rassurant, presque naturel, puisque ce serait une façon de retrouver à quel point le langage est venu nous habiter et comment nous sommes entrés dans le monde. Dans le monde, le discours du maître ne cesse de revenir sur le devant de la scène. Et dès qu'il y a des tentatives d'en sortir, il revient en force. La religion, dont Lacan prévoyait le retour, en est un exemple paradigmatique ; elle propose une dépendance à une figure toute-puissante, pouvant même avoir pouvoir de vie ou de mort, ce qui se trouve être la situation de l'enfant, les adultes ayant sur lui pouvoir de vie ou de mort. Dans le discours du maître, le sujet retrouve le mécanisme de dépendance connu dans sa petite enfance.

J'en viens maintenant aux conséquences du consentement de départ : le recours à l'identification et au récit.

Le recours à l'identification et au récit

Nous l'avons vu, le principe fondamental de la structure du langage, c'est que nous sommes représentés. Dès lors, trouver son identité est très difficile. Chaque sujet va d'abord en passer par les identifications. L'identification répond à la précarité et à l'incertitude au niveau individuel. Le processus peut être identique au niveau collectif. C'est aussi un principe du lien social quand il fait foule. L'identification soude le sujet mais aussi les masses. Nous disons souvent que ce qui mène le monde c'est le capitalisme – en Occident en tout cas. Nous pouvons nous demander s'il n'y a pas une évolution qui fait que ce sont maintenant aussi les identifications qui mènent le monde.

À l'instar de l'enfant, pour l'adulte, l'identification dans la masse empêche l'identité. Se loger dans le discours du maître impose de renoncer à ce qui nous particularise pour consentir à ce qui particularise l'ensemble. Le discours du maître propose un vivre ensemble, expression que nous confondons souvent avec le vivre en relation.

Ce consentement a des effets auxquels nous tenons particulièrement et qui fait son attraction : il produit du Un, ou aussi du Tout, et de l'amour, un amour sans sexe comme dans une fratrie. L'identification s'oppose au pas-tout qui, lui, n'a rien de rassurant. Pour consentir au pas-tout, il faut bien souvent le temps d'une analyse. Quant à l'amour, nous avons l'idée que celui qui commande nous aime ; ainsi, nous croyons que nous aurons l'amour de celles et ceux qui se rangent dans le même discours que nous. Cela vaut bien quelques soumissions. C'est ce que l'on retrouve souvent dans les violences familiales. Je l'ai souvent entendu de femmes victimes de violences de leur compagnon : « Jamais un homme ne m'a aimée comme ça. » Les hommes violents sont parfois capables de démonstrations d'amour remarquables. Dans le domaine politique, j'ai entendu récemment cette réflexion très étonnante d'une personne à propos d'un homme politique : « C'est un tyran, mais il s'est beaucoup occupé de nous. » C'est la formule : « Qui aime bien châtie bien » et qui excuse bien des violences au nom de l'amour. Cet amour-là peut durer très longtemps, parfois bien plus qu'un amour conjugal. Un reportage télévisé sur Mussolini montrait un de ses soutiens qui, soixante-dix-sept ans après la mort de son chef, disait encore tout l'amour qu'il lui portait, même après que les historiens ont pu qualifier ses actes de grande violence. Dans les propos de cet homme, il transparaissait qu'en plus de l'amour, Mussolini lui avait offert un récit.

C'est ce qui m'amène au point suivant : le recours au récit, qui a pris tant d'importance avec les réseaux sociaux. La *story* semble être devenue la part la plus importante de l'expérience.

La structure du langage nous pousse à fabriquer du récit, dont nous avons besoin pour faire face au réel insupportable. Nous fabriquons de la réalité, soit ce qui n'existe pas et qui est notre façon de voir et de vivre le monde, de le rendre praticable ; si bien que nous consentons aux récits, récits des politiques par exemple. Ce consentement peut aller jusqu'à l'acceptation de la tyrannie. Ainsi, ce qui attire dans le discours du maître est son pouvoir fictionnel.

Comment alors ne pas faire le lien avec le fantasme au niveau individuel ? Le fantasme est un mélange de réalité et d'interprétation de cette réalité, d'objectivité et de fiction, de faux souvenirs et de souvenirs-écrans. Lacan dit du fantasme que c'est une *forgerie*, soit un acte de tromperie qui consiste à fabriquer un faux en écriture tout en laissant croire à son authenticité. C'est une interprétation qui prend la forme d'un récit qui nous permet de siroter l'existence. Qu'est-ce d'autre que la politique si ce n'est de nous proposer de siroter l'existence ? Ainsi, si le collectif n'est rien d'autre

que le sujet de l'individuel, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il y ait des propositions de récits auxquels nous consentons. Le récit permet de ne pas savoir. C'est se déresponsabiliser d'un savoir-faire.

Tout pouvoir s'appuie sur le pouvoir de mise en récit. Cela ne signifie pas seulement qu'il se donne à voir et à comprendre par des fables ou des intrigues ; cela veut dire plus profondément qu'il ne devient pleinement efficient qu'à partir du moment où il oriente les récits de vie de ceux qu'il domine. Nous pourrions penser que ce n'est pas le cas de la bureaucratie qui met en chiffre ; il me semble au contraire que la mise en chiffre produit également du récit, si ce n'est qu'il n'a rien de poétique, qu'il ne fait aucunement place à l'inconscient.

L'exercice du pouvoir est lié au pouvoir narratif, de la même manière que le fantasme est une tentative pour prendre le pouvoir sur notre vie. L'art de gouverner est lié à celui de raconter et, si nous considérons de nouveau que le collectif n'est rien d'autre que le sujet de l'individuel, le fantasme étant le tableau de notre existence, nous pouvons comprendre les formes historiques et actuelles du consentement au regard du pouvoir autoritaire. Nous sommes attirés par la puissance fictionnelle. Le travail de l'historien consiste en l'étude des documents, des faits, et à chercher le moyen d'y contrevenir, tout au moins à en révéler une vérité. C'est également dans la cure le travail de l'analyse, non pas par l'étude de documents ou de faits, mais par la traversée du fantasme. Au un par un. Si la cure a une efficacité au un par un, la psychanalyse peut-elle agir dans le collectif ?

Avant d'aborder ce point, si le collectif n'est rien d'autre que le sujet de l'individuel, le consentement, le discours du maître et la tyrannie ont de beaux jours devant eux.

Le diagnostic peut paraître sombre. Mais il ne l'est pas, car, tout autant que le consentement est de structure, la résistance l'est également. Là encore, tant au niveau individuel que collectif. La démonstration peut s'appuyer ici non plus sur le fantasme mais sur le symptôme.

La résistance : de structure

Pour chacun, le symptôme est jouissance, mais il peut être aussi protestation et résistance. Il indique que quelque chose ne va pas, que l'on ne rentre pas dans le rang. C'est bien souvent d'ailleurs aussi pour cela que l'on s'en plaint : « Pourquoi ne suis-je pas comme les autres ? » Le symptôme est toujours ennuyeux pour le sujet mais aussi pour l'entourage, qui préférerait bien souvent voir son proche arrêter d'avoir des symptômes et se conformer à ce que l'on attend de lui. Mais il n'y a pas de sujet sans symptôme, lequel

a un noyau incurable, donc réel. De ce fait, il est structural : pas d'autre choix que d'y consentir.

Le consentement n'est jamais total. Nous sommes aliénés mais doués de résistance, voire de révolte. Au niveau individuel, le choix de la psychanalyse peut être une révolte. Et au niveau collectif, il y a toujours des hommes et des femmes pour faire vaciller le discours du maître, lequel peut se transformer en tyrannie pour se protéger.

Certes, la révolte peut prendre les armes, mais le plus souvent c'est la parole qui prend les armes. Nous sommes sujets, certes assujettis, mais pas pour autant objets. Nous parlons. C'est une difficulté tout autant qu'une chance. Commencer une analyse, c'est prendre la parole. Choisir le discours analytique peut être une révolte, en refusant de consentir au diktat de l'Autre, au symptôme et aux codes de l'aliénation. Le discours analytique ne supprime pas le consentement mais il en rebat les cartes. Je note d'abord qu'il est le seul qui suppose, dès le départ, un consentement. Alors que les autres discours sont là, d'époque pourrait-on dire. Il est impossible de les éviter, et probablement même nous sont-ils nécessaires, alors qu'il est tout à fait possible de vivre sans jamais *s'apparoler* au discours analytique.

À ce consentement de départ s'ajoute la croyance à l'inconscient, condition pour l'entrée en analyse. La conséquence en est majeure pour la politique de la psychanalyse en *intension*. Nous connaissons cette formule de Lacan : « L'inconscient, c'est la politique ⁴. » Il s'agit donc de prendre l'inconscient en compte parce qu'il nous guide, nous oriente. La cure vise à le mettre en exercice. C'est ce qui nous distingue de la politique des autres thérapies, qui n'exigent pas l'inconscient. D'autres consentements sont nécessaires : accepter le dispositif, dont les deux codes essentiels sont de venir et de parler, d'accepter l'interprétation tout en consentant au transfert.

L'analysant n'est pas le seul à devoir consentir, l'analyste également doit consentir. Il doit mettre sa jouissance de côté. Cela devrait aller de soi puisque l'analyste est supposé s'être analysé. Il doit consentir à se laisser consommer, puis être rebut. Là aussi cela devrait aller de soi, car il sait de quoi il s'est servi.

Enfin, la cure amène au consentement d'une perte : celle du monde auquel nous avons cru. Dans le discours du maître, il faut consentir à ce que ça marche. Dans le discours de l'analyste, il faut consentir à ce qui ne marche pas. La fin de l'analyse amène à consentir à l'incomplétude du langage dans le rapport à l'autre. L'identification au symptôme permet de consentir à son symptôme, soit consentir au réel. Ce n'est pas un consentement cynique qui rend passif. Des cartes nous ont été distribuées, à nous de

les jouer. Ainsi, le consentement majeur avec l'analyse est celui de l'irruption du désir.

Que peut-on en déduire quant au collectif ? De la même manière que nous ne sommes pas tout assujettis à la structure du langage, nous ne sommes pas tout *appariés* aux discours. La résistance et la révolte se lisent aussi dans la société, laquelle n'a jamais tourné rond. C'est d'ailleurs ce que nous entendons souvent à son propos : « Ça ne tourne pas rond. » Nous pouvons penser qu'il n'en sera jamais autrement, d'où le caractère structural qui se déduit à minima de l'histoire. De ce fait, pas de société sans symptôme, à l'instar des sujets.

Que nous soyons gouvernés et que nous y consentions est structural, comme l'est également la résistance. Les tyrans le savent, eux qui font en sorte qu'il n'y ait aucun symptôme. Nous l'avons vu dans le domaine de la santé. La politique zéro covid de la Chine en est un exemple. Elle a certes dû reculer du fait des résistances.

De même que le symptôme pour chacun est une résistance, les résistances dans la société peuvent être lues comme symptômes, comme signe de ce qui ne tourne pas rond. C'est une résistance au gouvernement de la jouissance. Il y a par exemple de plus en plus de trentenaires qui quittent le monde du travail pour lequel ils étaient destinés, refusant de travailler pour la jouissance d'actionnaires. Autre exemple : le refus de se plier à un genre, qui peut également se lire comme un symptôme.

S'il peut y avoir un travail de déchiffrage dans la cure et de mise à sa place du symptôme, la place de la psychanalyse dans la société est plus difficile, d'autant qu'il n'y a pas à espérer de *sinthome* collectif dont l'effet de nouage résoudrait le délitement. Cela doit nous rendre modestes mais pas passifs pour autant.

Conséquences pour une politique de la psychanalyse

Nous pourrions penser que nous n'avons pas à intervenir dans le collectif, ou même que nous n'aurions pas à en tenir compte, le lien analyste-analysant étant individuel, privé. Pourtant, la psychanalyse est un effet du monde, elle est née en partie en réponse au développement de la science. Quant à nous, psychanalystes, nous ne sommes pas hors monde. Une lecture de la société est donc nécessaire, mais une réponse également. Le discours analytique en est une.

Tout comme le discours analytique diffère des autres, tout comme il est l'envers du discours du maître, notre politique se doit d'être similaire à celle de la psychanalyse en *intension*. La psychanalyse ne propose ni identification

ni jouissance. Encore moins un récit. C'est cette position dans l'individuel qui doit faire guide pour le collectif, pour la politique en extension. La politique au sens commun concerne la réalité. Il ne faut pas la dénigrer, mais il s'agit de s'en occuper. La politique de la psychanalyse, quant à elle, concerne la vérité.

Dans son sens général, faire de la politique, c'est proposer un récit, une histoire de ce qu'il s'est passé et de ce qu'il se passera. C'est aussi proposer des identifications à des chefs, tout en organisant les modes de jouir des citoyens.

La psychanalyse n'a pas à proposer de chef auquel s'identifier, ni à dire comment nous devons jouir. Elle n'a pas à faire offre d'un récit, à déplier un discours « psy » qui viendrait dire ce qu'il faut faire. De ce fait, elle est peu invitée dans les médias, sauf à ce que les « psy » se prêtent à raconter une histoire. La politique de la psychanalyse n'est pas révolution, elle est subversion. Elle parle donc à côté et propose de la saisie plutôt que du récit. Il ne s'agit donc pas pour nous d'être d'accord ou pas d'accord mais d'ouvrir d'autres espaces, d'autres questions.

Pour conclure

Ne pas consentir est très difficile parce que nous sommes programmés à consentir, chacun individuellement et par conséquent dans la société également. La réponse de la psychanalyse peut intervenir tant dans la sphère privée que collective pour faire bouger le programme et prendre position. La psychanalyse se serait-elle développée si Freud n'avait pas écrit et n'avait pas été publié ?

Si nous sommes convaincus des effets d'une cure, il nous faut rester modestes quant aux impacts collectifs, ne serait-ce que, pour reprendre une expression de Lacan, parce que la psychanalyse est sans effet sur la connerie⁵. Elle ne peut en modifier les croyances et les mécanismes. Pourquoi ? Parce que la connerie ne peut faire aucune place à l'inconscient. Elle est rigidité, alors que l'inconscient est complexité.

Au fond, l'offre de la politique de la psychanalyse ne vise pas à changer le monde. Elle ne peut que, et ce serait déjà beaucoup, viser à ce qu'il y ait des analyses. L'offre de la psychanalyse en extension, c'est l'analyse en *intension*, rien de plus. Pour cela, le bouche-à-oreille ne peut suffire, d'autant que les oreilles sont saturées d'informations, qui laissent de moins en moins de place à la bouche, soit à l'écoute de ce qui se dit.

*[↑](#) Texte prononcé le 21 janvier 2023, à l'invitation du Forum polonais du Champ lacanien dans le cadre de son travail portant sur le *Séminaire XVII*.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 31.

2. [↑](#) Cartel composé de Cora Aguerre, David Bernard (plus-un), Philippe Madet, Vera Pollo et Sara Rodowicz-Ślusarczyk.

3. [↑](#) J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 213.

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, Paris, Le Seuil, 2023, p. 317.

5. [↑](#) En ligne :

<https://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1973-11-04.pdf>